

## *A temps et contretemps.*

« *Nous te prions encore pour qu'à cette sainte Eglise, à toute église, à toute ville et à toute contrée, soient épargnés la famine, la peste, le tremblement de terre, l'inondation, le glaive, l'invasion des ennemis, la guerre civile et la mort soudaine.* » A chaque écoute de cette forte supplication, dite pendant la litie<sup>1</sup> des grandes Vêpres, je ne puis m'empêcher de me dire qu'elle a dû sembler bien « datée », aux oreilles des adeptes d'une réécriture des textes liturgiques, soucieux de les « adapter » à la psychologie des hommes de notre temps... Plusieurs des fléaux évoqués auraient pu sembler obsolètes, il y a quelques décennies, dans un monde transformé par tant de facteurs de « progrès » : essor des sciences et des techniques, démocratisation de l'instruction, modifications subséquentes des mœurs et des esprits, avancée supposée de la « tolérance » etc. ... Glaive, invasions et autres carnages n'avaient-ils pas été boutés de l'horizon, relégués dans quelque mémorial dédié à l'évocation d'abominations perpétrées en des temps obscurs et barbares ? L'histoire et le tragique semblaient avoir rompu leurs noces de sang, sous la houlette de génies bienfaisants s'affairant à nous touiller force mets savoureux, bien qu'insipides eu égard aux délices à venir qu'une humanité libérée, adulte, voire « augmentée » ne manquerait pas de goûter. Certes nul laudateur de ces horizons mirifiques ne poussa sa rêvasserie jusqu'à promettre la disparition des tremblements de terre et autres inondations ; mais famines, pestes, guerres et invasions semblaient reléguées dans quelque cabinet des Antiques. Continuer à les évoquer prenait, dès lors, des allures d'anachronismes à l'aube d'un XXI<sup>ème</sup> siècle forcément lumineux.

Et voilà qu'un étrange virus couronné bouleversa tout un pan de cet imaginaire de pacotille. Ce petit dernier n'était que modérément létal ; il s'est toutefois révélé bienvenu pour l'outrecuidance des pèlerins de Davos qui surent *illico* voir en lui le comparse inespéré, le malappris opportun, permettant de transformer ceux qui se croyaient encore citoyens en un grand troupeau de bipèdes, affublés de masques et nantis de QR codes provisoirement artisanaux. De sorte que les nocivités virales ne doivent pas s'évaluer seulement à l'aune de la démographie mais aussi à celle de ces adeptes d'une transformation, d'une réinitialisation de l'humanité grâce aux vertus supposées du tout numérique dont lesdits QR codes et autres passes sanitaires ne sont que le premier banc d'essai, brillamment réussi.<sup>2</sup> Voilà pourquoi ce trublion, certes dangereux mais non

---

<sup>1</sup> Moment de l'office des Grands Vêpres, qui se déroule dans le narthex.

<sup>2</sup> Sur ces points, cf. : Klaus Schwab et Thierry Malleret *Covid-19 : la Grande Réinitialisation* Forum Publishing 2020

point terrifiant, s'est retrouvé élevé, dans une orchestration médiatique quelque peu orientée, au rang de ces effroyables pestes noires et autres choléras qui vous fauchaient villages et contrées en deux temps trois mouvements. L'abusivité de cette covid 19 fut, par ailleurs, facilitée par le déni de la mort, si endémique dans les cervelles modernes. Avec l'expansion de l'épidémie, la Faucheuse nous rappelait ses mauvaises habitudes de s'inviter sans avoir reçu la moindre sollicitation, ainsi que sa délectation narquoise à défaire nos projets. Bref, comme pour nous changer des hâbleries du « mariage pour tous », du classique revenait à l'affiche, avec l'indémontable « mort pour tous ». Tout cela semble rappeler aux étourdis que nulle « inactualité » poussiéreuse ne s'est enlisée dans nos textes liturgiques : l'évocation de la *peste* trouve, aujourd'hui comme hier, un écho en nous !

Il en va de même pour le glaive, les invasions et autres joyeusetés des guerres civiles. Le cimetière ne continue-t-il pas à faire merveille chez les adeptes de la pratique séculaire des décollations ? Affiliés ou non à Daech ou autres Boko Haram, ces affidés se plaisent à mettre en scène leur savoir-faire, tantôt dans une église de Saint-Etienne-du-Rouvray, tantôt en quelque collège du Val-d'Oise, escomptant sans doute que la crainte de se trouver exposés à de tels raccourcis suffira à dissuader des téméraires d'aborder tout sujet qui fâche, celui des invasions, par exemple.

Les thuriféraires du grand Progrès de l'humanité, malgré leur superbe obstinée, semblent affectés d'un double syndrome de cécité et d'amnésie. Leur amnésie, fort répandue, relève de la généalogie : ils ignorent, ou feignent de le faire, que l'invention, sinon de l'idée de Progrès, du moins d'un sens de l'histoire, relève de la paternité de saint Augustin, avec sa *Cité de Dieu*.<sup>3</sup> Pour l'évêque d'Hippone, l'affirmation d'un sens de l'histoire, dans la double acception d'une direction et d'une signification, procède d'un terreau théologique : cette histoire se présente, dans sa pensée, comme un antagonisme entre deux puissances spirituelles, la « *cité de Dieu* » et la « *cité terrestre* ». L'homme est appelé à se situer dans ce champ de bataille et se trouve sommé de se décider, puisque « *Deux amours ont fait la cité : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu a fait la cité terrestre ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi a fait la cité céleste.* »<sup>4</sup> A partir de cette thèse, l'auteur donne avec brio une interprétation de l'ensemble de ce qui est advenu, depuis le dramatique fratricide de Caïn et Abel jusqu'à l'époque pendant laquelle il rédige sa fresque. Dieu, expose-t-il, ne laisse rien en-dehors des desseins de Sa providence et la vie des sociétés s'oriente et s'ordonne en vue d'une fin supraterrestre. Les Grecs, eux, avaient associé le temps à l'image d'un cercle, sur lequel s'égrènent et se répètent les mêmes types d'événements. Tandis qu'Augustin approfondit des

<sup>3</sup> Saint Augustin *La cité de Dieu* Paris Gallimard 2000, coll *La Pléiade* T 2

<sup>4</sup> Op. cit. XIV, 28

réflexions déjà présentes dans les cercles chrétiens et pense un temps linéaire et orienté, depuis Adam jusqu'au retour glorieux du Christ, jusqu'à la Parousie : le Christ, nouvel Adam, a déjà vaincu, en Sa résurrection, la puissance de la Mort et du mal, victoire qui ne se manifesterait en plénitude qu'à la fin des temps ; cette fin des temps, cet *eschatôn* orienté, dans la foi, nous attend et nourrit notre espérance. Désormais, le temps historique doit être pensé non plus comme un cercle répétitif, mais comme un vecteur orienté, puisque l'histoire humaine ne demeure pas étrangère à la Révélation. A travers les apparents dédales des civilisations, l'Humanité s'éloigne peu à peu des ténèbres de l'idolâtrie, du polythéisme, et chemine vers la Lumière apportée par le Christ. Le temps historique n'est plus fortuit, il est habité, travaillé par Celui qui est venu poser Sa tente parmi nous.<sup>5</sup> L'Histoire manifeste donc une orientation, une sorte de développement, comme si en elle aussi s'observaient ces différents âges de la vie nommés par les latins *aetates*. La succession des civilisations qui naissent, croissent et se délitent, ce que l'auteur résume par le mot de *tempora*, manifeste ainsi une croissance, un développement. Par exemple, le passage du monde grec à la civilisation romaine, puis la mue de cette dernière après sa rencontre agonistique avec le nouveau monde chrétien ne sont pas plus fortuits que la croissance biologique, en laquelle l'enfance ne peut que précéder l'âge mûr dont elle est aussi une étape nécessaire.

Dans cette nouvelle compréhension du temps historique, il devient donc possible et sensé d'associer le passé à l'enfance, et les civilisations présentes et à venir à une croissance, une maturité. Cette analogie entre le développement supposé de l'humanité et l'évidence de la croissance des individus fut posée, par l'auteur de la *Cité de Dieu*, comme une suite de sa foi en ce Dieu « Tout-Puissant », ordonnateur de tout et présent, par Sa providence, dans l'histoire. Dans la chrétienté latine, ce schème théologique appliqué à l'histoire ne cessera de se diffuser chez les clercs, dans les Universités médiévales, et nous le retrouverons, plus tard sous la plume de Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle* publié en 1681. Pour l'évêque de Meaux comme pour celui d'Hippone, supposer un sens de l'histoire sans le Dieu des chrétiens qui le fonde, eût été une incongruité, une absurdité. Si l'homme est seul au monde, l'histoire n'aura pas d'autre signification que celle que l'alchimie humaine voudra bien lui prêter. C'est pourquoi une des sources intellectuelles et spirituelles des terrifiantes tragédies qui ont inondé de sang et de feu le monde contemporain, se trouve dans la concomitance entre l'invention de l'idée d'un Progrès universel et le rejet du christianisme.

Nous le voyons avec Condorcet (1743-1794), lorsqu'il griffonne à la hâte, car la guillotine l'attend, son *Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit*

---

<sup>5</sup> Jn 1, 14

*humain*. C'est en quelque sorte, l'inquiétude et la profondeur en moins, la transposition rationaliste et antichrétienne de la *Cité de Dieu* ! « La science » se trouve érigée en lumière du monde, tandis que les ténèbres désignent désormais les « superstitions » diffusées par un christianisme honni. Quelques décennies plus tard, un penseur d'une autre trempe, Auguste Comte (1798-1857) énoncera sa « *loi des trois états* » stipulant que toute société commence par l'enfance et ses croyances théologiques, puis connaît une sorte d'adolescence en se laissant leurrer par de stériles abstractions métaphysiques - dont les écrits des « philosophes » du XVIII<sup>ème</sup> siècle sont la parfaite illustration - avant d'entrer enfin dans l'âge mûr, caractérisé par un « positivisme » qui saura renoncer, de façon virile, à la vaine quête d'un Absolu et se borner à observer ce qui est à la portée de notre intelligence. Le père de ce « positivisme » rendra, toute sa vie, un hommage insistant à saint Augustin, pour avoir su montrer l'existence d'une histoire universelle, dans laquelle l'humanité progresse. L'œuvre de cet auteur, repensée par son disciple Emile Littré (1801-1881) constituera une des grandes références dans cette sorte de religiosité laïque concoctée pour l'école républicaine en France.

Les cogitations les plus retorses, dans l'art de bricoler une interprétation de l'histoire dans l'infidélité au legs théologique d'Augustin, seront sans conteste celles de Hegel (1770-1831). Il décrète que la philosophie – la sienne, en l'occurrence ! – va nous expliciter rationnellement ce qui avait été seulement pressenti dans la théologie. Elle montrera donc qu'une « Raison universelle » est à l'œuvre dans toute l'histoire, laquelle n'est rien d'autre que la manifestation de cette Raison, toujours présente, toujours à l'œuvre, même au cœur des pires déchainements des passions, des violences et des massacres. D'ailleurs, ces derniers peuvent être perpétrés soit par des acteurs mus, qu'ils le sachent ou non, par cette Raison universelle, et en ce cas ils sont innocents, soit par des quidams attardés, vainement opposés à cette dernière, et méritant, pour cela, d'être disqualifiés. Ainsi, Napoléon incarnait-il cette Raison tandis que ses adversaires s'agitaient dans une résistance obsolète... Ces sophismes feront merveille, si j'ose dire, pour justifier nombre d'impostures dans l'histoire du XX<sup>ème</sup> siècle, dans la rhétorique marxiste en particulier.

On qualifie d'« *historicisme* » toutes ces interprétations identifiant l'histoire à un progrès général, total, universel et irréversible. Cette idéologie présente une étonnante plasticité ; sans doute est-ce le secret de son inoxydable vitalité. Elle soutint le messianisme républicain français, de Ferry à Clémenceau, se recycla dans la langue de bois et la pratique de fer du « marxisme-léninisme », avant de se recentrer sur les merveilles ouvertes par les fiançailles entre les neurosciences et l'accroissement exponentiel des techniques informatiques, fiançailles qui devraient nous fabriquer de beaux bébés

transhumanistes dopés à l'intelligence artificielle. L'historicisme tangué et ne coule pas, nouveau phénix, il ne cesse de renaître de ses cendres ; il reste cette matrice toujours féconde et disponible pour nous engendrer quelque nouvelle illusion universelle et mortifère, hier l'homme rationnel et libre, en version sanglante chez un Saint-Just ou un Robespierre, ou en mouture savante chez Kant ou Hegel. Aujourd'hui, les gourous du transhumanisme prennent le relais.

Un chrétien et, *a fortiori*, un chrétien orthodoxe, ne sera pas surpris de la vitalité de ces forces d'illusion. Toutes ces sagas sont des contrefaçons d'une théologie de l'histoire, de celle de saint Augustin en particulier, en raison de la place incalculable prise par son œuvre dans le monde latin. Ces contrefaçons se sont présentées tantôt comme habitées par une haine implacable du christianisme, tantôt comme des réinterprétations raisonnées d'une croyance obsolète. Dans tous les cas, ces chantres d'un avenir lumineux, qu'ils mettent leur confiance dans les armes et les barricades ou dans les avancées de l'Intelligence Artificielle, commencent ou finissent toujours par délivrer une injonction de quitter le territoire à Celui qui S'est révélé dans l'histoire.

Là encore, il serait candide de s'en étonner : la modernité, que ce soit dans les mouvements artistiques de la Renaissance ou avec la naissance d'une nouvelle compréhension de la raison d'être des sciences un peu plus tard, a clairement affirmé sa volonté de mettre l'homme au centre de tout. En peinture, la rupture d'avec les canons picturaux de l'iconographie byzantine, l'invention d'une perspective faisant du regard humain le point théorique à partir duquel s'ordonne la composition du tableau attestent que l'homme, désormais, se pose comme l'élément central et de la nature et du monde ; c'est donc à bon droit que l'on parlera d'humanisme. Le même enjeu spirituel se retrouvera chez Descartes, un peu plus tard, lorsqu'il prononcera l'éloge d'une compréhension mécanique de la nature. Peu importe, écrira-t-il, dans son *Traité de l'Homme*, que cette dernière soit réellement semblable à une horloge ou non : l'important est d'avoir à faire à un schéma théorique permettant d'agir sur la matière, afin d'en devenir comme « *maîtres et possesseurs*. » Dans la pensée moderne, malgré quelques coquetteries argumentatives, Dieu est bouté de la compréhension du monde, sommé de ne suggérer Sa présence qu'avec discrétion, assigné à résidence dans la nébulosité d'hypothèses qualifiées, dans le meilleur des cas, de raisonnables.

Le grand paradoxe, du XVIII<sup>ème</sup> siècle jusqu'à nos jours, est d'avoir accouché d'une débauche de mythologies sacrales, mortifères, voire redoutables, toutes censées nous libérer des « superstitions » et autres aliénations infligées par l'abominable christianisme. Paradoxe apparent : tout lecteur de l'Ancien Testament sait avec quelle virulence l'idolâtrie y est combattue. Or, les

théologies de l'histoire, à la différence de leurs succédanés philosophiques, ne sacralisaient pas Clio ; elles se contentaient de magnifier tel événement ou telle personne. Un exemple topique nous serait donné par la vénération du saint empereur Constantin : il mit fin aux persécutions, encouragea le christianisme, fit construire des sanctuaires. Si l'Eglise le proclama saint, ce ne fut point par adulation candide d'un homme de pouvoir – avec les zones d'ombre inhérentes à cet exercice ! - ni par nostalgie d'une puissance impériale, mais parce qu'elle sut voir dans l'Empire « *le symbole et l'anticipation de la gloire du Royaume de Dieu.* », <sup>6</sup> La gloire de cet Empire théoriquement devenu chrétien devient comme les prémices, le signe du Royaume de Dieu encore à venir. Dans ces herméneutiques, ces interprétations, hommes et événements demeurent toujours en tension. Le royaume de César n'est jamais celui de Dieu et un événement, qu'il soit dramatique ou bienfaisant ne revêt jamais qu'un sens *avant-dernier*. La plus abominable horreur politique ne signifie pas le triomphe du mal, car c'est à Dieu seul qu'appartiennent règne et puissance, et Satan, déjà vaincu, finira précipité dans un océan de feu. <sup>7</sup> De même, la plus enviable des situations dans une chrétienté n'atteste pas la proximité du Royaume : tout ce qui est *de ce monde* reste poussière, glaise, buée, vapeur, fragilité. <sup>8</sup> De même encore, ce qui dans l'histoire de l'Eglise est *de ce monde* en partage la fragilité : l'empire byzantin disparaîtra un jour de mai 1453, les sépultures des « rois très chrétiens », sises dans la basilique Saint-Denis, seront toutes profanées en quelques mois de furie révolutionnaire. Certes, l'Eglise demeure car « *Les portes de l'Hadès ne tiendront pas contre elle* » ; <sup>9</sup> car elle n'est pas, en son essence, une institution, une chose de ce monde, mais une réalité mystique : le Corps du Christ. <sup>10</sup>

Voilà qui nous conduit au cœur de ce que peut être la « *présence au monde* » d'un chrétien orthodoxe. Cette dernière prendra des formes diverses, selon les charismes de chacun mais, sauf à dévier dans l'apostasie, elle s'ancrera toujours et uniquement dans cette certitude qu'être chrétien signifie vivre en Christ, être membre du Corps du Christ. Voilà la clé de notre présence : plongés dans le temps sans y être engloutis, porteurs de projets toujours lestés de fragilité, quels que soient le sérieux et la volonté avec lesquels nous les réalisons, chacun est ce « *vieil homme* » habité de peurs, certes - car le « *corps* » tremble et souffre – et néanmoins en paix, parce que le Prince de ce Monde ne peut tuer son âme ... <sup>11</sup> Dans l'existence présente, nous ne pouvons que vivre en tension, puisqu'encore une fois nous ne sommes pas « *de ce*

---

<sup>6</sup> *Synaxaire*, Monastère de Simonos Petra, Mont Athos 2014 T 5 p 225

<sup>7</sup> Ap 19, 21

<sup>8</sup> Gn 3,19. Qo 1, 2

<sup>9</sup> Mt 16, 18

<sup>10</sup> Ep 1, 22-23

<sup>11</sup> Mt 10, 28

*monde* » ; <sup>12</sup> nous sommes en Christ bien qu'enserrés dans le vase d'argile de notre condition présente, « *Aux prises, mais non pas écrasés ; ne sachant qu'espérer, mais non désespérés ; harcelés, mais non abandonnés ; terrassés, mais non vaincus.* » <sup>13</sup> Le messianisme inhérent à la foi du chrétien - puisque le monde présent est simultanément déchu, sauvé, appelé à sa propre transfiguration - exclut, en ses fondements, tout mirage utopique : le Royaume n'est pas de ce monde, et nul vouloir humain ne parviendra à l'ériger. Le fruit de l'Orgueil qu'est la conjonction présente des sciences et des techniques ne change rien : la puissance humaine ne saura jamais construire que des tours de Babel, plantées dans un mirage de cité radieuse qui s'évanouira en cauchemar, car la lubie de faire advenir le paradis sur terre, voilà assurément le plus sûr chemin de l'enfer.

« *Depuis tant de grands soirs que tant de têtes tombent, au paradis sur terre, on y serait déjà* » chantait, il y a quelques décennies, Georges Brassens. Et de fait, l'organisateur d'un grand spectacle des impostures messianiques n'aurait qu'une seule difficulté : faire des choix dans une matière pléthorique. Robespierre pourrait fournir la première scène, mais après ? Les Jeunes Turcs chaufferaient l'auditoire, la concurrence du Petit Père des Peuples et du Führer assurerait la montée dramatique. Mais pourquoi éliminer Ante Palević au motif que Mao Tse Toung ou Pol Pot firent bien mieux encore ... ? Quant au monde actuel, ces avenir radieux qui avaient été promis n'y resplendissent guère ; il demeure emplis de ces bruits et fureurs évoqués par Shakespeare. Nous vogueons, nous aussi, sur l'océan de la fragilité ; nos modernes ratiocineurs, qui excellèrent à accroître les désordres, n'entendent surtout pas venir à résipiscence et moins encore faire la moindre place au Christ sur leur radeau de la Méduse confronté à de fortes tempêtes. Oui, la cécité humaine demeure la même aujourd'hui qu'au temps d'Isaïe : « *Va, et tu diras à ce peuple : Ecoutez, écoutez et ne comprenez pas ; regardez, regardez et ne discernez pas. Appesantis le cœur de ce peuple, rends-le dur d'oreille, englue-lui les yeux, de peur que ses yeux ne voient, que ses oreilles n'entendent, que son cœur ne comprenne, qu'il ne se convertisse et ne soit guéri.* » <sup>14</sup> La condition de l'homme déchu croît et s'enlaidit si nous refusons la Vie retrouvée et recréée en Christ, et ainsi, ces fléaux évoqués dans les suppliques de la litie, loin de s'être abimés dans la poussière du passé, nous narguent de leurs faces grimaçantes.

Les forces qui s'opposent dans le champ de bataille qu'est le « monde » ne sont pas « *de sang et de chair* », ce sont des « *Puissances* », des « *régisseurs des ténèbres (...)* *des esprits du mal.* » <sup>15</sup> Le mal n'est pas ce qu'en disent les philosophes : une sorte d'imperfection, de déficience d'être. Dans une

---

<sup>12</sup> Jn 15, 19

<sup>13</sup> 2 Co 4, 8-9

<sup>14</sup> Is 6, 9-10

<sup>15</sup> Ep 6, 12

élaboration rationnelle, métaphysique, une telle affirmation est loin d'être vaine, mais elle ne correspond aucunement à ce dont nous faisons l'expérience. Dans le *Notre Père*, les orthodoxes ne disent pas : « *Délivre-nous du mal* » mais « *Délivre-nous du Malin* ». Car dans notre vie spirituelle et ses combats, nous faisons l'expérience de la présence d'une force, d'une intelligence, qui nous résiste, cherche à nous séduire, à nous dévoyer, à nous posséder. Eve ne se fourvoie pas consécutivement à une réflexion, mais suite à une rencontre ! Et la grande conséquence de l'exil de nos premiers parents, c'est la place prise par la mort et les forces de mort. Le diable commence sa confrontation avec le Christ, et cela sans la moindre vergogne, avec ces mensonges qu'il lui débite dans le désert, puis, après son échec, sa seule raison d'être sera de mettre à mort le vainqueur de la mort. L'Évangile de Jean scande, comme en un refrain, cette idée fixe, qui obsède tant de dignitaires juifs : faire périr Celui qui par Sa mort va terrasser la mort.<sup>16</sup> Même Lazare, le premier ressuscité, devra, lui aussi, être assassiné !<sup>17</sup> Le diable, « *Menteur et père du mensonge* » « *homicide dès le commencement* »<sup>18</sup> est le « *prince de ce monde* ». <sup>19</sup> C'est toujours lui qui est à la manœuvre, dans l'organisation des mensonges, des impostures et des guerres, ces fléaux qui s'entrelacent pour engendrer de nouvelles monstruosité. La raison de vivre du Malin n'est pas de nous nuire, c'est de nous anéantir et il sait, depuis le tombeau vide, que son projet ne se réalisera pas : sa puissance n'est pas encore anéantie, mais elle est déjà défaite. Cette double caractéristique du monde – encore « *empire de Satan* »<sup>20</sup> et déjà sauvé, fonde et notre refus de toute idéologie humaniste, c'est-à-dire mettant l'homme au centre de l'histoire, et notre espérance.

La tension inhérente à la condition chrétienne – être dans ce monde sans être de ce monde – ne trouve donc pas sa source dans un tempérament mélancolique, elle n'est pas davantage contingente, relative à quelques situations politiques ou sociales appelées à être surmontées. Sa racine, sa source, son fondement pourraient être qualifiés de « cosmique », tandis que les forces permettant au chrétien de vivre cet antagonisme procèdent, elles, d'énergies qui, sans être étrangères à l'humanité, ne viennent pas de son propre fond mais lui sont données. Vivre en Christ ne peut pas ne pas engendrer un conflit avec le monde. Nous n'avons ni à le rechercher, ni à nous en étonner ; l'antagonisme est inhérent à la foi, « *Si le monde vous hait, sachez que moi, il m'a pris en haine avant vous.* »<sup>21</sup> Notre combat pour vivre en Christ, si imparfaitement que nous y parvenions, nous mettra toujours en porte-à-faux : « *Parce que vous n'êtes pas du monde (...) pour cette raison, le monde vous hait.* »<sup>22</sup> Il s'agit bien de

<sup>16</sup> Par ex : Jn 5,18 ; 7,25 ; 8,59 ; 11,53

<sup>17</sup> Jn 12, 10

<sup>18</sup> Jn 8, 44

<sup>19</sup> Jn 12,31 ; 14,30 ; 16,11

<sup>20</sup> Ac 26, 18

<sup>21</sup> Jn 15, 18

<sup>22</sup> Jn 15, 19



haine, c'est le verbe grec *misêô* qui est utilisé ! La condition *normale* d'une vie chrétienne est de faire l'objet d'un rejet, et le mot grec *martyrion* qui peut être rendu par martyr signifie d'abord témoignage, en effet, témoigner du Christ conduit au martyr. Ce dernier n'implique ni n'exclut le sang ; martyr et sainteté restent toujours inséparables même au sein d'une société chrétienne, même à l'intérieur d'une vie ecclésiale : il suffit de se remémorer les mille vilénies et perfidies subies par saint Nectaire d'Égine, qui toutes venaient de sa hiérarchie !

Le conflit avec le monde est inévitable, parce que l'homme ne peut pas ne pas sacraliser ni s'empêcher d'ériger en un enjeu essentiel ce qui n'est que second, quelle que soit d'ailleurs l'importance relative et l'éventuel bienfondé de ce qui n'est, spirituellement, que second. Lutter contre une épidémie, par exemple, ne relève pas de l'insignifiance ou du dérisoire. Mais faire d'une situation inquiétante un drame absolu, nécessitant, comme au cœur d'une bataille, qu'on ne visite plus les malades et qu'on abandonne les mourants, voilà qui foule aux pieds toute notion d'humanité, et témoigne de quelque délire sacré. Le chrétien ne peut qu'entrer en dissidence contre de telles *hybris*, de telles démesures ; il est regrettable que certains de leurs porte-paroles aient quelque peu oublié de le faire ; sans doute le virus avait-il alors perturbé leurs méninges ... Evoquons d'autres exemples : l'État n'a rien de méprisable, et c'est bien pourquoi nous prions pour ceux qui en assument la direction, mais cette Institution froide ne donnera ni sens ni raison de vivre. La Nation ne relève pas non plus de je ne sais quelle catégorie infamante, mais qu'elle se métamorphose en une divinité pour laquelle il faille se sacrifier, et nous voyons, dans l'effroi des batailles de Verdun ou de la Somme et de tant d'autres, combien les dieux ont soif. Dans toute situation d'aveuglement, se tenir distant de l'émotion collective, de la houle sacrée, même sans forfanterie ni déclaration intempestive, exacerbera la fureur des loups : ils ne peuvent admettre qu'on ne hurle pas avec eux. Aujourd'hui de surcroît, la puissance médiatique, avec sa logique d'images, leurs faibles capacités argumentatives mais leurs redoutables aptitudes à susciter des émotions, accentue la prégnance d'un imaginaire qui parasite le réel jusqu'à le rendre méconnaissable. La « *circulation circulaire* », sur les « *réseaux sociaux* » des emportements et indignations, les réactions grégaires à des informations parfois réduites à des jeux d'images manichéennes, avec les méchants, qu'il faut « fustiger » - verbe médiatique à la mode – et les autres : tous ces raccourcis affolent le discernement. Par l'exaltation des affects si caractéristique de l'audiovisuel, le médiatique nous déporte à l'opposé d'une vie spirituelle, qui requiert de savoir rentrer en soi-même pour ne pas se perdre. Et la foi ne nous enseigne-t-elle pas que même un déchainement d'horreurs demeure avant-dernier : « *Vous aurez aussi à entendre parler de bruits de guerre et de rumeurs de guerre ; voyez, ne vous alarmez pas : car il faut que*

*cela arrive, mais ce n'est pas encore la fin. »*<sup>23</sup> Et saint Isaac le Syrien écrit : « *Même si tous les malheurs, tous les maux et tous les dangers possibles t'entouraient et voulaient t'effrayer, ne t'en inquiète pas et n'en tiens aucun compte. »*<sup>24</sup>

La paix intérieure qui doit et peut nous habiter, parce qu'elle nous est donnée, c'est la Paix du Christ ; elle s'enracine dans l'espérance eschatologique de la foi chrétienne, dans la confiance dans la Parole qui nous a été donnée : « *Et voici que je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin de l'âge. »*<sup>25</sup> Notre espérance diffère radicalement de l'espoir : ce dernier porte sur le monde présent, il croit que l'action humaine a la capacité de réorienter monde et société. L'espérance, elle, s'apparente à une kénose, à un dépouillement, au face à face de Job avec le Seigneur qui, Lui seul, est l'Alpha et l'Omega, le Maître-de-Tout.<sup>26</sup> Toutefois, il serait blasphématoire d'exciper de cela pour s'installer dans un éloignement qui ne serait plus porté par la foi et l'espérance, et nous ferait mépriser la charité. Si le salut du monde n'est pas en jeu dans les événements, malgré ce que suggère l'orchestration des tams-tams médiatiques, ces derniers abîment et meurtrissent. Le Christ nous apprend que les pontes et autres doctes qui feignent de n'avoir point vu le malheureux, perclus de blessures, qui gisait à leurs pieds, sont en-deçà d'un samaritain qu'ils accablent de leur mépris.<sup>27</sup> Prendre de la distance, non point pour se coller contre le Seigneur mais par mépris du monde, ne nous conduirait pas à mettre nos pas dans ceux du Christ, mais à rejoindre les sectateurs d'Epicure pour dire avec eux : « *Il est doux, quand sur la grande mer les vents soulèvent les flots, d'assister de la terre aux rudes épreuves d'autrui. »*<sup>28</sup>

Redisons-le encore : vivre à contretemps des emportements et des illusions du monde ne relève pas d'un choix, mais d'une nécessité intérieure inhérente à la foi en une Personne vivante et présente, dont l'amour pour Sa création déchue fut si grand qu'Elle donna Sa vie pour nous. En réponse, la haine du Monde, attisée par son Prince, fait déferler le mensonge, le mépris, les crachats, le crucifiement. Cette haine, dont le pouvoir ultime est déjà blessé à mort, durera jusqu'à la Parousie, jusqu'au retour en gloire du Christ, à la fin de ce temps. C'est pourquoi nous ne pouvons pas suivre le Christ ni être de ses disciples si nous ne portons pas Sa croix.<sup>29</sup> Vivre dans le temps du Christ, c'est nécessairement vivre à contretemps de celui du Monde. Ajoutons que la foi orthodoxe a toujours su dire - et avec quelle force ! - que le Royaume de Dieu

---

<sup>23</sup> Mt 24, 6

<sup>24</sup> Isaac le Syrien *Discours ascétiques* Monastères Saint-Antoine et Solan 2006 § 19, 5 p 151

<sup>25</sup> Mt 28,20

<sup>26</sup> Ap 1,8

<sup>27</sup> Lc 10, 25-37

<sup>28</sup> Lucrèce *De la Nature* II 1-2 Paris Les Belles Lettres 1972 T2 p 42

<sup>29</sup> Lc 14, 26-27

n'est pas seulement à venir, qu'il est appelé à être *hic et nunc*, ici et maintenant, non point en quelque cité radieuse, mais, si nous ne nous y opposons pas de toutes nos forces, *au-dedans* de nous,<sup>30</sup> en une symbiose de vie analogue à celle d'un sarment de vigne avec son cep. C'est la vie en Christ, c'est la déification - raison d'être de chacun durant son pèlerinage en ce monde - qui, seule, nous délivre du souci du monde et nous libère car « *De même que celui qui a la tête sous l'eau ne peut pas respirer l'air pur répandu dans l'atmosphère, ainsi celui qui plonge sa pensée dans les soucis d'ici-bas ne peut pas respirer en éprouvant la sensation du monde nouveau.* »<sup>31</sup>

Jean Gobert

---

<sup>30</sup> Lc 17, 21

<sup>31</sup> Isaac le Syrien *op. cit* §71, 5 p 430